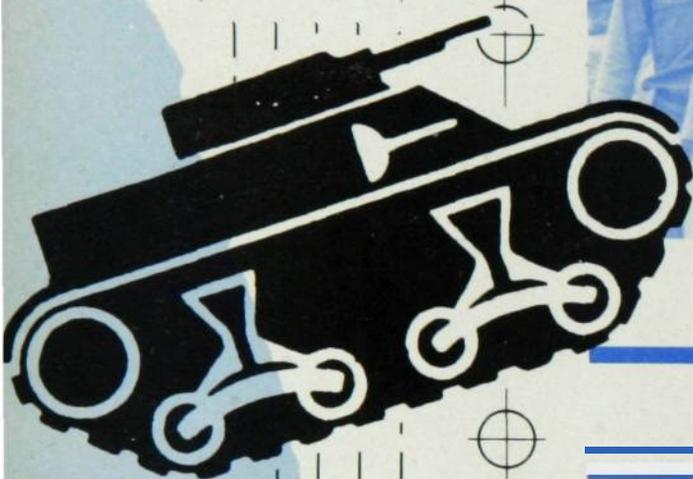




Photos : Salvapresse



# EL SALVADOR

## UN NOUVEAU

# VIÊT-NAM

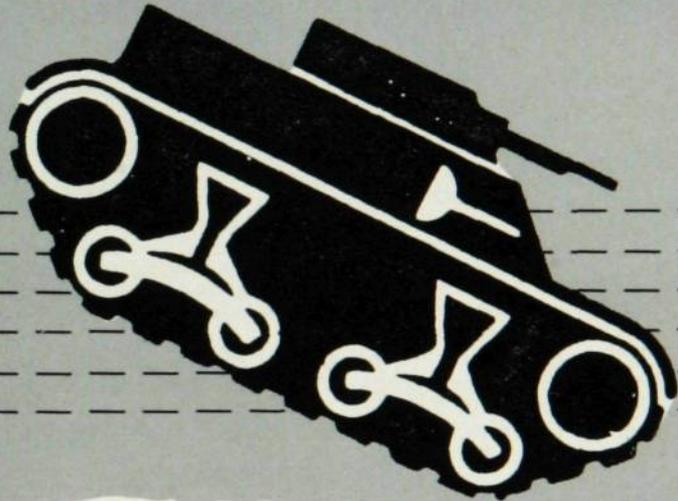
**E**n mai dernier, au cours d'une tournée nord-américaine, le Comité des mères des prisonniers, disparus et assassinés politiques du Salvador, était de passage à Montréal pour parler de la situation de ce petit pays de 21 000 km<sup>2</sup> et de 5 millions d'habitants. Et le 25 septembre ce sera au tour des quelques centaines de coureurs et coureuses du Marathon de Montréal de nous la rappeler. Décidément, un peu après le Nicaragua, un peu avant le Guatemala et possiblement le Honduras, le Salvador illustre aujourd'hui toute la problématique de l'Amérique centrale et ne cesse «d'inquiéter»...

Coton, sucre, café, propriétaires terriens, dictature, répression. Ces mots aident à comprendre le Salvador ainsi que l'Amérique centrale en général ; ils fondent une réalité vieille de plusieurs siècles et qui, en fait, a très peu changé si ce n'est que la «révolution» gronde mais tarde à aboutir.

Le problème majeur du Salvador est celui de toute la région centraméricaine : la seule véritable richesse est celle de la terre et cette terre, divisée en grandes plantations appelées latifundios, n'appartient qu'à quelques bien nantis. «Dans ce contexte, une réforme agraire est la revendication constante de la paysannerie et suscite les insurrections sans nombre, souvent étouffées dans le sang, qui jalonnent l'histoire de la région. La réclamation d'un partage des terres est aujourd'hui à l'origine des guérillas du Salvador et du Guatemala, comme hier de celles du Nicaragua.

Aussi, les forces armées, presque partout, occupent-elles le devant de la scène afin de protéger - au prix parfois d'épouvantables excès - l'ordre des choses».<sup>1</sup>

Ainsi, depuis 1932, date de la première insurrection populaire au Salvador, y a-t-il eu 50 ans de dictatures, toutes au service de l'oligarchie et toutes aussi sanguinaires les unes que les autres. Concrètement cela veut dire : ni sécurité sociale, ni allocation de chômage, ni syndicat légal ; un taux d'analphabétisation d'environ 60% (surtout chez les femmes) ; depuis trois ans, un état de siège permanent permettant, entre autres, la détention de qui que ce soit sans mandat d'arrestation et pour un temps indéfini. Et peut-être surtout, des disparus et des morts par milliers : 45 000, dit-on, depuis 79, à peu près autant que de soldats américains morts au Vietnam.



«El Salvador is spanish for Vietnam» - slogan

En effet, ce qui avait toutes les apparences d'une guerre civile il y a encore cinq ans, est en train de prendre une autre allure. De plus en plus, il s'agit d'une guerre contre l'impérialisme américain toujours plus menaçant depuis l'arrivée de Reagan au pouvoir. Non pas que les États-Unis n'aient pas toujours vu l'Amérique centrale comme leur «cour arrière» : l'ingérence américaine date, en fait, du début du 19<sup>e</sup> siècle alors que les États-Unis prenaient la relève du colonisateur espagnol.

Depuis, «ils n'ont jamais lésiné sur les moyens pour préserver leurs intérêts dans l'isthme centraméricain. Les méthodes ont pu varier, mais l'objectif est resté le même : ne pas permettre d'intrusion étrangère ni la remise en cause de leur prééminence dans une zone située dans leur voisinage immédiat».<sup>2</sup> Ou comme disait récemment John Rousselot, agent de liaison de la Maison Blanche avec le milieu des affaires américaines : «How many Hershey bars do US businessmen sell in Cuba?»<sup>3</sup>

Comment se surprendre alors que le gouvernement américain ait activement soutenu les dictatures militaires - au Salvador comme ailleurs en Amérique centrale - ces 50 dernières années et qu'il soit intervenu, en tout et partout, autant de fois.

Mais le rôle des États-Unis n'est plus aussi aisé qu'il l'a déjà été, en 1933 par exemple, alors que l'américain Stimson, créateur de la Garde nationale nicaraguayenne qui mena Somoza au pouvoir, déclarait : «L'Amérique centrale a enfin

compris qu'aucun régime ne pourrait se maintenir au pouvoir sans notre agrément et que ceux que nous ne reconnaitrons pas seront renversés».<sup>4</sup> Le problème est que tout en prétendant combattre la «menace du communisme» en Amérique centrale, les régimes politiques en place, sauf au Nicaragua, sont trop farouchement à droite, même pour le gouvernement américain. Les États-Unis ont donc beau susciter des «coups d'État plus ou moins feutrés ou des élections plus ou moins démocratiques» afin d'installer au pouvoir des gouvernements plus ou moins chrétiens-démocrates, ils se retrouvent toujours face à des régimes dont la répression est un peu trop répressive.

C'est ainsi que Reagan se voit obligé, ces temps-ci, de faire valoir une amélioration des «droits humains» au Salvador s'il veut obtenir du Congrès américain les fonds destinés à l'aide militaire à ce pays. Ces fonds sont passés de 0\$ en 1979 (sous l'administration Carter) à 136 millions de dollars en 1983 et à une prévision de 280 millions pour 1984. Et tout cela, bien sûr, pour la sauvegarde de la démocratie ! Le fait que les problèmes du Salvador, comme ceux de toute la région, aient commencé bien avant la révolution cubaine et que les solutions recherchées par les «révolutionnaires» aillent beaucoup plus dans le sens de la démocratie que les politiques actuelles du régime, ne semble pas effleurer l'esprit du président américain.



## La riposte du peuple salvadorien

«Il est clair pour nous que Reagan cherche rien de moins qu'une victoire militaire au Salvador et que sans ses fusils, ses tanks, ses hélicoptères, ses conseillers, son entraînement militaire et son aide économique, le gouvernement salvadorien n'existerait déjà plus... Il ne manque qu'une chose au Salvador pour qu'il ressemble tout à fait au Viêt-nam : on n'a pas encore envoyé les «marines !» Ainsi parle Margarita Cruz, 29 ans, salvadorienne, ex-membre de la guérilla et réfugiée au Québec depuis 76. Elle est à l'origine du premier Comité de solidarité Montréal-Salvador (1 981) et continue d'être très active dans la lutte de libération de son pays. On s'est rencontrées pour en parler.

LVR : Une des choses difficiles à comprendre face au Salvador comme à l'Amérique centrale en général, c'est le degré de violence perpétuel... Comment en êtes-vous venu-e-s à la lutte armée ?  
 MC : *Il ne faut pas croire que c'est une chose qui s'impose d'emblée ou facilement. Personne n'est né pour la lutte armée, encore moins une femme. Au début, ceux qui préconisaient les armes n'étaient que deux petits groupes, très cloisonnés, de quatre ou cinq personnes qui, face à la situation de misère et d'exploitation au Salvador, voulaient trouver une autre solution que celle des élections, qui ne sont chez nous que des coups montés.*

A l'époque, vers 1970, j'étais impliquée dans la Jeunesse ouvrière catholique, où il était beaucoup question de la «théologie de libération». C'est bien beau dénoncer l'exploitation des travailleurs mais quoi faire après ça ? Un jour, je suis tombée sur la brochure que publiaient alors les «révolutionnaires» et j'ai senti que j'avais trouvé quelque chose. La majorité des gens, par ailleurs, n'étaient pas de cet avis et c'est pourquoi nous avons commencé par de simples revendications pour de meilleures conditions de vie, le partage des terres, le droit à la syndicalisation, l'absence de frais de scolarité... La répression a alors été brutale de la part du gouvernement. On arrêtait les gens, on emprisonnait et on torturait les leaders. Devant une telle

opposition, c'est une réaction naturelle de continuer à se défendre. Et puis, on était jeunes, ça aide aussi.

LVR : Combien de temps avant d'en arriver à un choix concerté pour la lutte armée ?

MC : *C'était en 1980. Dix ans, donc, ce qui peut paraître très long. Mais cette année-là, les forces populaires étaient à leur apogée. Et les gens avaient peut-être moins peur-pas de la mort, ça ne se pose pas tellement comme question - mais de la répression. Pour moi, la lutte armée était une décision plutôt intellectuelle. Mais pour les milliers de paysans qui constituent la majorité du mouvement révolutionnaire, c'est une question de survie. Vient un moment où on ne peut plus voir ses enfants mourir par manque de nourriture, de médicaments, de médecins ; on ne peut plus travailler comme des fous pour 2\$ par jour...*

LVR : En quoi consiste présentement le mouvement révolutionnaire ?

MC : *D'abord, il y a le FMLN (Front de libération Farabundo Martí) qui regroupe depuis 1980 les cinq groupes engagés dans la lutte armée : la Résistance nationale, l'Armée révolutionnaire du peuple, les Forces populaires de libération Farabundo Martí, le Parti communiste salvadorien, le Parti révolutionnaire des travailleurs centraméricains. Et il y a le FDR (Front démocratique révolutionnaire), créé la même année, dans le but d'unir les forces réformistes aux forces révolutionnaires et, ainsi, d'élargir nos perspectives de lutte. On y retrouve toutes les organisations populaires et les partis politiques du centre-gauche tels les sociaux-démocrates et les chrétiens-démocrates.*

Le FDR pourrait être notre futur gouvernement, un gouvernement populaire, anti-oligarchique et anti-impérialiste. Nous sommes tous d'accord, en ce moment, pour dire que nos ennemis sont l'oligarchie salvadorienne et l'impérialisme américain et que la seule solution est la prise de pouvoir par la lutte armée. Nous pensons aussi que la nature extraordinairement répressive de l'armée salvadorienne doit changer et

que l'armée du peuple, elle, est dans l'obligation d'agir autrement. Finalement, nous croyons qu'il faudra établir, le moment venu, un gouvernement pluraliste, allant des radicaux aux plus modérés. C'est une question de réalisme, tout comme les négociations que le FMLN cherche à mener depuis 1981 avec le gouvernement salvadorien et les États-Unis sont une question de réalisme.

Cela a pris des années avant de nous en rendre compte, mais nous arrivons à la conclusion qu'on ne peut prolonger la guerre au Salvador. Cela fait l'affaire des États-Unis d'une part et, d'autre part, les coûts sociaux d'une guerre sont trop énormes, il y a trop de souffrance...

LVR : Crois-tu que Reagan tentera une escalade de la guerre au Salvador ?

MC : *Indirectement. Les Américains ne peuvent pas vraiment se payer un autre Vietnam. Alors ils adoptent d'autres stratégies. Ils envoient des soldats honduriens se battre à leur place, par exemple. Surtout ils incitent le Honduras à déclencher une guerre avec le Nicaragua, ce qui globaliserait le conflit et justifierait une intervention directe de leur part.*

LVR : Et comment perçois-tu le rôle des femmes dans cette lutte ?

MC : *En ce moment, au moins 40% du mouvement révolutionnaire est composé de femmes dont 30% dans la guérilla. Mais à l'époque où j'y étais, nous étions moins nombreuses et c'était assez difficile.*

Par exemple, en campagne, les hommes ne permettaient pas aux femmes d'assister aux réunions mais au fur et à mesure que la répression augmentait, il a bien fallu les intégrer au processus. Les conditions pour les femmes dans la guérilla sont beaucoup moins dégueulasses que dans la vie ordinaire, c'est vrai, mais on a dû se battre pour un traitement égal.

Moi, c'était un peu différent, je venais de la ville et j'étais éduquée. Les hommes me considéraient comme leur rivale et essayaient de se valoriser par la

performance physique. J'ai fini par gagner leur respect mais je me suis rendue compte qu'ils m'avaient mise dans une catégorie à part: pour eux, je n'étais plus une femme. C'est lorsqu'on se retrouve engagée dans un processus de libération "générale" qu'on voit tous les autres obstacles possibles.

LVR: Selon toi, la «libération» des femmes salvadoriennes a-t-elle progressé?  
 MC: Oui. Il y a davantage de femmes à la direction; les femmes ont exigé et obtenu deux bataillons exclusivement féminins; Radio-Venceremos est dirigée par une femme. Des groupes de femmes se sont organisés: le Comité des mères des prisonnier-e-s, disparu-e-s et assassiné-e-s cherche surtout à sensibiliser l'opinion publique internationale et l'Association des femmes du Salvador essaie de rejoindre les femmes non encore impliquées dans le mouvement révolutionnaire. Beaucoup a déjà été fait mais beaucoup reste à faire...

En ce moment, un tiers du territoire salvadorien est occupé par les forces révolutionnaires qui ont établi une administration populaire. Les gens ont des ateliers de vêtements, d'artisanat. la culture du maïs, du riz et des fèves pour subvenir aux besoins alimentaires, un dispensaire... Il n'y a pas «d'experts» et il n'y a pas de division sexuelle du travail.

Il y a là au-dessus de 100 000 personnes qui s'éduquent entre elles, qui prennent des décisions pour la première fois de leur vie, qui tentent de créer un autre modèle. Ils ont leurs propres radios, Radio-Venceremos et Radio-Farabundo Marti, qui diffusent l'information et assurent la liaison avec le restant du pays et, bien sûr, ils ont leur armée. En attendant.

En attendant quoi? Que la pression internationale ainsi que l'opposition croissante à l'intérieur même des États-Unis forcent Reagan à rapatrier les «boys», tout comme un autre président a dû abandonner la conquête du Viêt-nam il y a dix ans? En attendant que le gouvernement salvadorien, avec sa panoplie de vieux militaires écorniflés, cède la victoire aux forces révolutionnaires qui ne font que grandir? En attendant que les 891 500 réfugié-e-s et exilé-e-s - ils sont environ 4 000 au Québec - puissent rentrer au pays? En attendant une liberté encore inconnue et toujours bien lointaine?

FRANCINE PELLETIER

1/ Ignacio Ramonet LE MONDE DIPLOMATIQUE, Janvier 83

2/ Jean-Claude Buhrer LE MONDE DIPLOMATIQUE, Janvier 83

3/ CENTRAL AMERICA ALERT, San Francisco, Été 83.

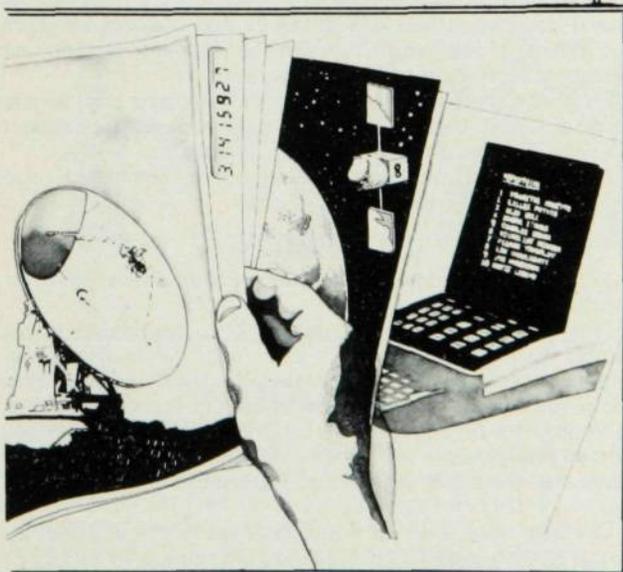
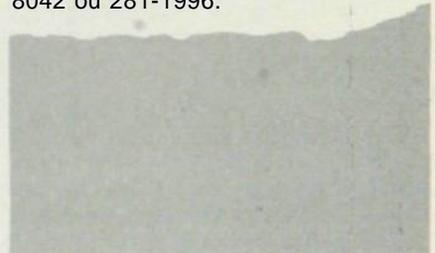
4/ Cité dans LE MONDE DIPLOMATIQUE, op. cit.

## Le marathon de 1983

Pour la quatrième année consécutive, une équipe va courir le 25 septembre pour le peuple du Salvador. Vous pouvez lui apporter votre soutien de plusieurs façons:

- 1) Courir (la distance qui vous conviendra) et vous faire parrainer ou marrainer.
- 2) Participer aux tâches organisationnelles.
- 3) Recueillir des fonds au nom d'un-e coureur
- 4) Marrainer ou parrainer vous-même un-e coureur
- 5) Faire connaître le Marathon pour Le Salvador dans votre milieu de travail.

Pour plus d'informations: (514) 277-8042 ou 281-1996.



1

983

Année mondiale  
des communications

**UNE OCCASION POUR NOUS  
D'APPRIVOISER  
LES NOUVELLES  
TECHNOLOGIES  
DE COMMUNICATIONS**

EXPOSITIONS • COLLOQUES • RENCONTRES INTERNATIONALES  
 ACTIVITÉS RÉGIONALES • PRODUCTIONS AUDIO-VISUELLES  
 COLLOQUE INTERNATIONAL DES RADIOS COMMUNAUTAIRES  
 MANIFESTATIONS DIVERSES

Québec